

# FRÉDÉRIC PEYSON

PEINTRE SOURD-MUET

---

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

par

**Théophile DENIS**



PARIS

Imprimerie Eug. BÉLANGER

225, — Rue Saint-Jacques, — 225

—  
1890

# FRÉDÉRIC PEYSON

PEINTRE SOURD-MUET

*—*

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

par

**Théophile DENIS**



PARIS

Imprimerie Eug. BÉLANGER

225, — Rue Saint-Jacques, — 225

—

1890



## FRÉDÉRIC PEYSON

Peintre sourd-muet

---

Frédéric Peyson a marqué sa place au premier rang de ces sourds-muets instruits qui, par diverses manifestations d'une supériorité intellectuelle, resteront l'éternel honneur de la Maison fondée par l'illustre abbé de l'Épée.

C'est dans le domaine de l'art que Peyson a laissé la trace d'une personnalité remarquable. Mais s'il nous arrive, comme en ce moment, d'embrasser l'ensemble de sa vie, nous ne savons pas ce que l'on doit le plus admirer en lui : la valeur de l'artiste ou la valeur de l'homme.

L'artiste avait du talent, de l'inspiration, l'ardent amour du beau et du vrai ; l'homme avait su réunir l'élévation de l'esprit, la dignité du caractère, la générosité du cœur.

Nous ne connaissons pas de plus beau modèle à offrir à ceux de ses jeunes frères en infortune qui seraient entraînés, par une sérieuse vocation, vers la carrière qu'il a parcourue avec tant de distinction.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir recueillir sur son existence des détails assez précis pour le faire connaître et surtout pour le faire aimer. Nous les devons, en partie, à l'obligeance de la sœur et de la nièce de Peyson, (1) dignes femmes dont il eut toute la tendres-

---

(1) Madame Boyer-Peyson, veuve du docteur Boyer, l'éminent professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et Mademoiselle Marie Boyer.



se en ce monde et qui, restées fidèles à l'affection la plus dévouée, conservent le culte de sa mémoire avec la plus touchante piété.

\* \* \*

Frédéric Peyson est né le 21 mars 1807, à Montpellier, d'une honorable famille de négociants. Tout semblait lui sourire dès son berceau. Ses parents, qui devaient à leur probité l'estime et la considération de leurs concitoyens, jouissaient d'une aisance qui lui promettait la vie douce et facile. Venu au monde dans des conditions normales, avec une constitution robuste, l'enfant se développait rapidement. Il était la joie de tous les siens, il était l'orgueil de sa mère. Déjà il emplissait l'heureuse maison de son charmant bavardage,

Il venait d'atteindre l'âge de deux ans et demi.

Un jour, des cris déchirants se font entendre. C'est la voix du petit Frédéric, dont les appels désespérés jettent soudain la terreur par toute l'habitation. On se précipite vers l'endroit d'où partent les gémissements plaintifs, et l'on trouve l'enfant la tête prise et comme écrasée entre les barreaux de fer d'une fenêtre grillée. Vite on cherche à l'en dégager; mais on n'y parvient qu'avec difficulté et après de violents efforts.

On croyait en être quitte pour la peur. Hélas ! la secousse avait été trop forte pour une tête encore si délicate, et l'accident, en apparence si peu grave, provoqua une fièvre cérébrale. L'enfant survécut, mais les conséquences de cette maladie devaient être terribles. On ne tarda pas à s'apercevoir que l'ouïe du pauvre petit s'affaiblissait peu à peu. Bientôt la surdité fut complète et, à son tour, la voix s'éteignit progressivement. Plus de doute, l'enfant était sourd-muet.

Toutefois l'intelligence n'avait reçu aucune atteinte de cette funeste épreuve. L'enfant, revenu à la santé physique,

retrouva sa gaieté, son vif esprit, et la gentillesse de ses gestes remplaça le charme de sa voix. Sa mimique naturelle parlait d'ailleurs aux yeux avec tant de justesse, qu'il se mêlait, sans en éprouver trop de gêne, aux jeux de ses camarades. Bientôt même on remarqua que, toujours muni d'un crayon, et comme pour rendre encore plus clairement les pensées qui traversaient son cerveau, il couvrait portes et murailles des images les plus variées.

On a cru voir, avec raison peut-être, dans cet emploi abondant et spontané de l'écriture figurative, une indication d'aptitudes précoces pour l'art du dessin.

Cependant la famille, toujours soutenue par l'espoir, éprouvait tous les secours de la science, pour essayer de rendre l'ouïe au jeune Frédéric. Mais il devenait déraisonnable de conserver plus longtemps cette illusion. L'enfant grandissait, il fallait songer à son instruction, ce puissant palliatif d'un mal incurable.

Il n'y avait pas encore, à Montpellier, d'école pour les sourds-muets. Quoi qu'il en coûtât au cœur des parents, ils se résignèrent à envoyer leur fils à Paris. La séparation donna lieu à une scène des plus déchirantes.

Frédéric Peyson entra donc à l'Institution des sourds-muets de Paris le 23 Mai 1817; il venait d'accomplir sa dixième année.

Il passa près de dix ans dans cet établissement dont il fut un des meilleurs sujets. On avait eu soin de cultiver particulièrement ses dispositions pour le dessin, et il avait fait dans cette voie des progrès qui promettaient un bon élève à l'école des Beaux-Arts.

En sortant de l'Institution royale, il se retira chez le célèbre instituteur Bèbian, qui avait été un de ses maîtres de langue française et qui, à la suite de dissentiments d'ordre pédagogique avec l'administration, avait fondé une pension privée. Peyson, alors âgé de vingt ans, y eut toute liberté pour se livrer presque exclusivement à ses études artistiques.

Il s'y appliqua avec une ardeur extraordinaire, pas-



santsuccessivement par les ateliers de nos grands artistes de cette époque, Gros, Hersent, Cogniet, Ingres, et recavant de ces maîtres les plus flatteurs encouragements. C'est ainsi qu'Hersent disait au père de Peyson, à qui il faisait l'éloge de son intéressant disciple: — Si Frédéric était mon fils, je ne lui donnerais que le strict nécessaire pour vivre; il trouverait, dans une vie plus dure, ce stimulant qui fait des élèves bien doués des artistes hors de pair, et votre fils est un de ceux-là.

Cette bonne opinion qu'Hersent avait de son élève se trouva justifiée par le succès que Peyson remporta dans un des concours pour les Prix de Rome; il obtint le troisième rang avec ce sujet: *Homère parcourant, en chantant, les villes de la Grèce.*

Mais ce fils était infirme et par cela même doublement cher à ses parents, qui saisissaient, au contraire, toutes les occasions pour lui prodiguer les trésors du plus vif amour, et pour étouffer, sous les témoignages de l'affection la plus plus attentive, les révoltes qui grondaient parfois dans le cœur du jeune homme, aux heures où il sentait l'infériorité dans laquelle le maintenait une destinée cruelle.

Il ne pouvait donc pas être question de laisser Peyson lutter avec les embarras de la vie et de l'obliger à conquérir la renommée au prix des amères tribulations qui attendent si souvent les débutants opiniâtres. Notre artiste devait rester peintre amateur, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer laborieux, de produire énormément et d'envoyer une partie de ses ouvrages aux Salons annuels.

\* \* \*

Nous allons d'abord suivre Peyson dans les Expositions, ce qui nous permettra d'enfermer notre rapide

étude de ses œuvres dans le cadre que nous offre l'ordre chronologique.

Son début au Salon date de 1837: il y figura modestement avec le *portrait en pied* d'un capitaine de la légion belge.

En 1838, il exposa une *Sainte-Marguerite*, composition empreinte du sentiment hiératique le plus pur. La vierge d'Antioche est debout, la palme du martyr à la main, écrasant d'un regard imposant le dragon qui se roule à ses pieds avec une fureur impuissante. On remarque surtout dans cette toile le souci de la correction du dessin et cette fière simplicité de l'arrangement que les élèves d'Ingres rapportaient des leçons sévères du maître.

Ce tableau, légué par Peyson, en 1877, au musée de Montpellier, est la première pensée de celui qui a été placé à l'église cathédrale de Saint-Pierre, de la même ville.

Frédéric Peyson envoya au salon de 1839 une toile qui n'était pas seulement une belle page artistique, mais qui avait de plus le mérite d'être un des actes les plus touchants que puisse inspirer le noble sentiment de la reconnaissance. Ce tableau représentait les *derniers moments de l'abbé de l'Épée*. Nous n'avons pas besoin de dire que l'artiste dépensa toute son âme dans l'interprétation d'un sujet que lui avait dicté une filiale prédilection. Cette œuvre, une des plus intéressantes qui soient entrées dans la galerie historique de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, produit l'effet, à première vue, dans la synthèse de son arrangement, d'une des scènes de famille décrites avec tant d'émotion par Greuze. Rappelez-vous, par exemple, dans le *Fils puni*, ce vieillard étendu sur son lit de mort et entouré de sa famille éplorée.

Cette toile ne passa point inaperçue. Le public et la critique d'art lui firent un succès très flatteur. On en retrouvera un écho dans cet extrait d'un article du *Moniteur universel*:



« ... L'auteur est un jeune sourd-muet dont cette composition, pleine de sentiment, est le premier ouvrage important, et je pense que les plus sévères connaisseurs seront agréablement surpris d'un pareil début. Quant à moi, je trouve que ce peintre a déjà deviné l'art d'ordonner son sujet, de manière à ramener toutes ses parties à l'unité d'intérêt ; que sa couleur n'est point tourmentée, qu'elle ne manque ni de fraîcheur ni d'harmonie, en un mot que M. Frédéric Peyson mérite, dès à présent, plus que des encouragements. »

\*  
\*  
\*

Le tableau dont nous venons de parler a une petite odysée. Si le public l'avait accueilli avec sympathie, si les éloges de la presse ne lui avaient pas manqué, les sourds-muets l'avaient salué avec une joie que le sentiment de la solidarité porta jusqu'à l'enthousiasme. Ils étaient fiers de cette œuvre qui, leur semblait-il non sans raison, les relevait aux yeux de la société, en ce sens qu'elle était un éloquent témoignage des résultats auxquels le sourd-muet pouvait atteindre, dans l'ordre intellectuel et moral, par le travail et l'étude. Pour eux, la place de ce tableau était tout indiquée : l'Institution de Paris devait le posséder.

C'était bien certainement la propre pensée de Peyson. Mais comment réaliser ce vœu ? Deux moyens se présentaient : ou faire don de son œuvre à l'administration, ou en proposer l'acquisition à l'État.

L'auteur réfléchit qu'il avait toujours le temps de recourir au premier moyen. Par un sentiment de légitime amour-propre, il attendit donc les offres du gouvernement. Celui-ci était d'ailleurs vivement sollicité par les dévoués camarades de Peyson.

Ces offres ne s'étaient pas encore produites, lorsque le 11 Décembre 1842 les sourds-muets, réunis au banquet

commémoratif de la naissance de l'abbé de L'Épée, résoluèrent d'adresser une pétition au ministre de l'intérieur qui avait dans ses attributions la direction des Beaux-Arts. Elle fut signée séance tenante. Cette pétition a été publiée dans la notice que Ferdinand Berthier a consacrée à l'abbé de L'Épée. Mais ce qui ne se trouve pas dans ce livre, c'est la lettre suivante qui indique le bon accueil dont la pétition fut l'objet de la part de l'administration supérieure. Elle émane du chef de la section dont relevaient les institutions de sourds-muets. Ce fonctionnaire ne pouvait que recommander la requête à son collègue des Beaux-Arts ; il le fit dans une excellente forme :

« Monsieur, Les sourds-muets de tous les pays, de toutes les conditions, réunis le 11 de ce mois pour célébrer dans un banquet l'anniversaire de la naissance de l'abbé de L'Épée, ont tous, à cette occasion, signé la demande ci-jointe, à l'effet d'obtenir qu'un tableau représentant les *derniers moments de l'abbé de L'Épée* soit acheté au jeune Peyson, leur camarade, qui en est l'auteur.

« Cette demande, appuyée des recommandations honorables de MM. de Jussieu, de Lanneau, Eugène de Monglave, etc., mérite tout l'intérêt et toute la sympathie du gouvernement.

« L'Institution Royale des sourds-muets de Paris a fait partie de la Direction des Beaux-Arts et les élèves de cet établissement n'ont pas perdu le souvenir de la constante sollicitude avec laquelle vous vouliez bien accueillir alors tout ce qui pouvait intéresser leur position présente et leur sort à venir. Ils espèrent donc aujourd'hui encore que vous aurez la bonté de soumettre leur demande au Ministre avec un rapport favorable.

« Agréez, etc.,..... Durieu. »

A la suite de cette dépêche, l'artiste recut des propositions. Mais Peyson n'était pas un de ces artistes, besoigneux dont l'État, suivant une déplorable tradition



a l'indélicatesse de taxer les œuvres à des prix dérisoires. On trouva ses conditions trop élevées.

Dès ce moment, son parti était pris. Au banquet com-moratif de 1844, le professeur sourd-muet Alphonse Lenoir, artiste lui-même, annonçait que Peyson l'avait chargé d'informer « ses frères » qu'il faisait don à l'institution de Paris de son tableau *Derniers moments de l'abbé de l'Épée*. Cette nouvelle fut reçue avec les marques de la plus chaleureuse allégresse.

Enfin l'œuvre de Peyson prenait place dans l'établis-sement de la rue Saint-Jacques au mois de Juin 1845.

Voici en quels termes M. de Lanneau, Directeur, Maire du 12<sup>e</sup> arrondissement, remerciait l'artiste.

« Paris, 3 Juin 1845

Monsieur

« L'Institution royale des sourds-muets a reçu avec reconnaissance le don que vous avez bien voulu lui faire de votre tableau représentant les derniers moments de son illustre fondateur l'abbé de l'Épée ; elle est fière à juste titre de posséder ce souvenir d'un de ses enfants qui ont le mieux recueilli les précieux avantages de l'éducation qui se donne dans son sein.

« La commission consultative partage, dans cette cir-constance, toute la gratitude du Directeur et me charge, Monsieur, de vous en transmettre le sincère témoignage.

« Il a été décidé que le tableau porterait une inscrip-tion rappelant à la fois le nom du donateur et le motif de son offrande.

« Je réitère, Monsieur, tant au nom de mes collabo-rateurs et de mes élèves qu'au mien la vive expression de mes sentiments de reconnaissance et d'attachement.

« Votre affectionné. de Lanneau »

Le récit pictural des *Derniers moments de l'abbé de l'Épée* figura avec honneur, à l'exposition universelle de 1889, dans l'Exposition particulière que le Directeur de l'institution nationale des sourds-muets organisa avec tant de succès au milieu du Palais affecté aux établisse-ments de bienfaisance.

\* \* \*

Reprenons l'examen du catalogue des œuvres de Peyson. Un *portrait d'homme* complétait son envoi au salon, de 1839.

En 1841, il exposait un *Aveugle mendiant*.

Son envoi de 1843 comprenait: 1<sup>o</sup> *Menage de Carague* tribu Espagnole, dit le livret, vivant dans les ruines et dans les souterrains aux environs de Montpellier, depuis un temps immémorial; 2<sup>o</sup> un *Chien de Terre-Neuve*, 3<sup>o</sup> un *portrait d'homme*,

Il exposait, en 1844, *Bohémiens* dans le midi de la France; en 1845, *Marguerite et Buridan* dans la prison de la Tour de Nesle.

Peyson a fait don de ces deux tableaux, en 1846, au Musée de Montpellier. Le catalogue de cet établissement en donne les descriptions suivantes:

*Une famille de Bohémiens*. Au milieu des ruines, une femme, la tête enveloppée d'un châle rouge, est assise près d'une marmite pendue à un clou. A gauche, un homme épouille son fils qui, assis à terre, appuie la tête sur les genoux de son père.

*Marguerite de Bourgogne*. Marguerite, assise sur une pierre, dans un cachot, écoute Buridan qui éveille ses souvenirs par l'histoire de ses amours: scène tirée du drame de la Tour de Nesle, par Alex. Dumas.

A l'occasion de son acte de libéralité, Peyson reçut du maire de Montpellier la lettre suivante :



de l'ouverture d'une exposition savent ce qu'il coûte souvent d'efforts et d'ennuis aux artistes pour arriver à temps, avec des œuvres dont l'achèvement eût demandé moins de fièvre sous le front et dans la main qui tenait la brosse ou l'ébauchoir. D'ailleurs, nous l'avons dit, Peyson, peintre amateur, ne travaillait pas pour la vente, il produisait pour donner généreusement.

Il a légué son portrait en 1877, au Musée de Montpellier ; il s'est représenté assis près d'une table, dessinant sur un album posé sur ses genoux et qu'il retient de la main gauche.

\* \* \*

Bien qu'il eût renoncé à participer aux expositions, Frédéric Peyson ne se désintéressa pas de ces solennités officielles de l'art. Il visitait et étudiait les salons en amateur éclairé, en appréciateur compétent, et sa correspondance intime renferme des jugements marqués au coin d'une critique impartiale et judicieuse.

Il ne se relâcha pas davantage dans ses habitudes de travail, car il resta jusqu'à la fin un artiste laborieux et fécond.

Le nombre de ses ouvrages, dispersés dans les galeries particulières, chez ses parents ou ses amis est considérable. Aussi nous serait-il impossible de continuer à en dresser un catalogue complet et méthodique.

Il n'a pas laissé moins de trente portraits, en pied ou en buste, de membres de sa famille, d'amis ou de divers personnages. Dans ces derniers, il convient de citer le *portrait de Sicard*, qui lui fut commandé en 1841 par M. de Montalivet, pour le Musée historique de Versailles. Le *portrait de l'abbé de l'Épée*, gravé par Geille, et qui orne le livre de Ferdinand Berthier, est de Peyson.

Parmi ses tableaux religieux ou d'histoire, originaux ou copies de maîtres, on relève : — une Descente de croix, — la Flagellation, — plusieurs têtes de Saint-Pierre, dans le genre de Lanfranc, — des Madeleines, inspirées du Guide, — le Denier de César, — les Grâces, de l'Éducaotin de Marie de Médicis, par Rubens, — l'ange Raphaël quittant Tobie, d'après Rembrandt, — Saint-Pierre dans sa prison, — Saint-Roch, — des répétitions de son tableau : Derniers moments de l'abbé de l'Épée, etc...

Dans ses toiles de genre, on rencontre : — un Curé endormi faisant la classe, aussi spirituel qu'un Adrien van Ostade, — une Scène américaine, — des Jeunes filles, — des Vieilles, — des Gitanos, — des Catalanes, — une Châtelaine, — un Petit marquis, — un Petit moine, — une Liberté, — etc., et une quantité de belles études de tout genre.

Que d'omissions dans cette nomenclature ! Pourtant, voilà déjà le bagage d'un véritable artiste, courageux, inépuisable et d'une activité sans défaillance.

Certes, la ténacité n'excluait pas la conscience. Peyson était un peintre d'une sincérité méticuleuse. Un seul trait, d'ailleurs assez original, montrera à quel point il était amoureux de la vérité, notamment dans ses portraits. Ce n'est pas lui qui eût consenti à flatter un modèle, même féminin.

Il faisait le portrait en pied de son neveu, âgé de dix ans. L'enfant posait dans un jardin, tenant d'une main son cerceau, de l'autre un bouquet de fleurs. Le bambin avait des souliers affreusement éculés. Sa mère devait remplacer cette chaussure disgracieuse et aussi renouveler les fleurs étiolées.

On négligea ces détails. De son côté, Peyson ne s'en inquiétait guère ; peut-être même n'était-il pas fâché d'utiliser les notes pittoresques que lui fournissaient des fleurs mourantes et des souliers agonisants. Il peignit donc consciencieusement les mauvaises bottines et le bouquet fané ; et, malgré toutes les supplications



« Montpellier, 9 Mai 1846.

» Monsieur, Les amateurs éclairés des arts ont apprécié depuis longtemps le beau talent dont vous avez fait preuve en diverses circonstances et qui vous a élevé à une place remarquable parmi nos grands artistes.

» Dans l'exposition qui vient d'avoir lieu, au Musée, de la *Famille de Gitanos* et de la scène de la *Tour de Nesle*, tout le monde a pu reconnaître combien étaient fondés les éloges qu'avaient faits de ces tableaux ceux que vous appelez vos anciens maîtres ( Hersent et Coignet ) et la mention distinguée des journaux à l'occasion des expositions de 1844 et 1845.

» Personne, en effet, ne possède mieux que vous ainsi qu'on l'a écrit, avec un dessin correct et une couleur harmonieuse, le profond sentiment de vérité et l'expression qui font l'artiste supérieur.

» Ces tableaux que vous nous offrez nous seraient donc bien précieux à ce point de vue, en venant ajouter à notre belle collection une valeur unanimement reconnue ; ils nous sont précieux encore par votre qualité de compatriote, et c'est avec orgueil que la ville reconnaissante trouvera, dans ce bienfait qui nous vient de vous, des œuvres dont elle s'honore à si juste titre. . . .

« Agréez etc. Chaulieu. »

Huit jours après, le conseil municipal de Montpellier acceptait « avec reconnaissance » le don de Peyson et décidait qu'une médaille serait offerte à l'artiste « au nom de la ville. »

En 1850, Peyson exposait un *portrait*, le sien. C'était une façon de faire ses adieux aux Salons, car il se déchargea, par la suite, du souci d'y envoyer ses œuvres. Ce n'est pas un mince souci, en effet, que celui d'avoir à « préparer son salon » chaque année, c'est à dire à exécuter un ouvrage en vue d'une livraison à jour fixe. Ceux qui sont entrés dans des ateliers à l'approche

de sa sœur, il refusa énergiquement de redresser les talons et de rafraîchir les fleurs. L'artiste était satisfait de son œuvre, cela lui suffisait. Il avait raison, car le portrait est fort beau.

J'ai déjà relevé quelque part la double erreur de Degérando qui, reconnaissant aux artistes sourds-muets de l'habileté dans l'exécution, les montre « échouant dans la composition originale et ne pouvant atteindre à l'idéal de l'Art. » Les compositions de Peyson sont là pour réfuter la première observation de l'écrivain.

En ce qui concerne l'impuissance d'atteindre à l'idéal de l'Art, je crois bien qu'on la rencontre tout autant chez les parlants que chez les muets.

L'idéal de l'Art ? Si ce n'est pas une formule creuse et déclamatoire, cela veut dire sans doute la perfection absolue dans l'expression plastique d'un sujet. Alors, si cette perfection existe, où est-elle ? Pour moi, je n'aperçois que des perfections relatives, et je n'en exige pas d'autres d'une humanité condamnée, par l'imperfection de ses ressources, à des aspirations irréalisables.

C'est ainsi que pensait Peyson. Il avait une compréhension si claire du pur idéal, qu'il ne le découvrait dans aucune œuvre. Certes, il le recherchait, comme tous ses confrères en Art, mais avec la sage prétention de s'en tenir éloigné le moins possible, et il le voyait toujours au-dessus de ce qu'ils parvenaient à enfanter, eux et lui. Il n'avait donc que le commun malheur de ne point toucher un but humainement inaccessible.

Un jour qu'il se trouvait dans l'atelier d'un sculpteur en renom, qui venait de terminer une Vierge, on lui demanda ce qu'il pensait de cette œuvre. Il l'examina longuement, mais il s'obstina à ne rien répondre. Ce n'est qu'en sortant qu'il fit connaître son impression : « Non, non, mille fois non, ce n'est pas ça. . . Ah ! s'écria-t-il dans son langage imagé, pour créer une Vierge, la Vierge *idéale*, telle que je la conçois, telle que tout penseur doit la concevoir, il faudrait vivre si détaché de ce monde, sentir son âme dans une atmosphère si pure ! C'est impossible. »



Et, passant en revue toutes les Vierges célèbres des écoles du Nord et du Midi, il répétait, après chaque évocation : « Non, ce n'est pas encore ça ... on n'y est jamais arrivé ... on n'y arrivera pas. »

Voilà, si je n'embrasse pas, un irrécusable témoignage de la possession, par le sourd-muet, du sentiment de l'idéal.

Dégérando n'eût jamais émis un doute à ce sujet, s'il lui avait été donné de s'arrêter devant les œuvres de Peyson et devant celles de Loustau, de Princeteau, de Félix Martin, de Paul Choppin, de plusieurs autres encore, qui tiennent un rang distingué dans l'École française, sans qu'il vienne à personne l'idée de rechercher, dans leurs toiles ou sur leurs marbres, la marque d'une infériorité fatale.

\* \* \*

Nous connaissons l'artiste, voyons l'homme.

Au physique, Peyson n'avait qu'à se louer de la nature : il était robuste, solidement bâti, d'une belle santé. Agile et vigoureux dans les exercices du corps, il était d'une force peu ordinaire ; il en donna un jour une singulière preuve. Une voiture arrivait à fond de train derrière lui ; rien ne l'avertissait du danger qui le menaçait : il ne pouvait entendre ni le bruit des roues ni les avertissements du cocher... Tout à coup le cheval le touche à la nuque ; il se retourne précipitamment et, n'obéissant qu'à l'instinct de conservation, il assène un maître coup de poing sur la tête de l'animal, qui s'abat à ses pieds.

Les traits du visage avaient une virilité qu'accentuaient encore d'épaisses moustaches. Le front était large, ses yeux, de grands yeux bleus fort beaux, atténuaient, par la douceur et la bonté du regard, la rudesse du masque ; ils avaient une limpide éloquence. Toute sa physionomie

d'ailleurs, parlait clairement, et telle était la justesse d'expression de ses moindres gestes, qu'on s'entretenait avec lui sur tout sujet sans difficulté.

Malgré cette abondance et cette intelligibilité de son langage mimique, Peyson sentait tout le prix du langage oral. Devait-il cette perception aux vagues ressouvenances d'une faculté qu'il avait possédée dans son bas âge?.. Toujours est-il qu'il ne pouvait se défendre de manifester, à l'occasion, son chagrin d'en être privé. « Parler !. oh ! parler!... », s'écriait-il souvent en gestes énergiques et désespérés. Et montrant à sa nièce, sa compagne habituelle dans ses promenades autour de Montpellier, de malheureux ouvriers accablés du poids des plus durs labeurs : « Je donnerais tout, disait-il, pour être à leur place. »

Il désirait d'autant plus avidement la parole, qu'il se plaisait infiniment dans la société des parlants. Il suivait leurs conversations avec une facilité prodigieuse, et telle était l'intensité de son observation, qu'il saisissait non seulement l'expression de la pensée, mais la pensée elle-même avant qu'elle eût revêtu la forme verbale. « Sa perspicacité était parfois effrayante, nous dit sa nièce, et je ne réussissais pas à m'y soustraire, même en baissant les yeux. »

Dans les moments où son infirmité provoquait ses découragements, on lui rappelait celle de l'aveugle, et l'apaisement se faisait dans esprit. Pour lui, — un peintre, un être vivant par la vue, — la cécité était une infortune incommensurable avec celle qui résultait de la surditité.

Sa mère, qu'il perdit en 1847, ne se consola jamais d'avoir un enfant sourd-muet. Quand son Frédéric revenait de Paris et se jetait dans ses bras, qu'elle lui parlait et que les lèvres de ce fils restaient closes inexorablement, elle éclatait en sanglots. C'était une scène déchirante, qui arrachait des larmes à tous ceux qui en étaient témoins.

\* \* \*



En dehors des heures attristées qui traversaient sa vie, et lorsqu'il se retrouvait au milieu d'amis, privées, comme lui, des moyens ordinaires de communication avec la société, Peyson se montrait naturellement gai et d'un commerce très agréable. Sa belle humeur lui dictait des réparties pleines d'esprit et d'à-propos, et il savait, au besoin, la retremper dans les souvenirs toujours vivaces des joyeuses années de l'atelier. Son crayon laissait même parfois les lignes sévères de l'esquisse historique pour les audacieuses fantaisies de la caricature.

« Le brave cœur et l'aimable camarade ! » disent encore ceux qui ont connu Peyson. S'il était bon et affable, il eût été imprudent de chercher à le tromper. Loyal et franc, il aimait les caractères droits. Indépendant, il ne reconnaissait que la domination des supériorités. Il savait réfléchir avant d'arrêter une décision; mais quand son parti était pris, il y persévérerait avec une inébranlable volonté.

\* \* \*

Peyson avait parmi les sourds-muets, des amis de choix; tels que Berthier, Gouin, Omnès, Braquehais, Lenoir, Ad. Combes, etc.

Celui qu'il affectionna le plus, et cette préférence fait l'éloge de son sage esprit et de son jugement éclairé, existe, encore c'est le savant et vénérable instituteur M. Claudius Forestier, qui dirige, depuis cinquante ans, une école à Lyon. Peyson allait le voir fréquemment. Sa famille se rappelle la « salutaire influence » qu'exerçait sur lui le rapprochement des deux amis.

Ils firent ensemble un voyage en Italie. Se trouvant à Rome, ils obtinrent de Pie IX une audience particulière dont Peyson a laissé un récit intéressant que nous avons lu dans ses notes de touriste. Le Pape, qui les accueillit avec une extrême bienveillance, les entre-

tint de divers sujets, notamment des causes de la surdi-mutité. Venant à examiner la question des mariages entre parents: « Je connais les inconvénients qui en résultent, leur dit-il, et cependant l'Eglise est obligée d'accorder les dispenses; car, en France, vous avez le mariage civil, et l'on s'en contenterait, si je refusais les dispenses... »

L'entrevue fut bientôt égayée par les bons mots du Pape et, lorsque vint le moment de se séparer, il demanda à ses visiteurs charmés s'il leur plairait de se rencontrer avec lui dans l'établissement des sourds-muets de Rome. Ils s'empressèrent d'accepter cette proposition et rendez-vous fut pris pour le lendemain. Pie IX et nos deux voyageurs passèrent donc en revue l'institut romain, mais cette inspection fut une véritable fête pour le personnel enseignant et les élèves; la conversation enjouée du Pape n'avait rien qui ressemblât aux froides interrogations d'un pédagogue.

\* \* \*

On voit que Peyson ne craignait pas de s'aventurer dans de longs voyages. Il les recherchait pour étendre encore les connaissances variées qu'il savait acquérir par de sérieuses et continuelles lectures.

Bien qu'il eût sa résidence principale à Paris, il ne passait guère d'année sans reprendre le chemin du midi. Même après le décès de son père et de sa mère, il conserva un appartement et un atelier dans l'habitation de sa famille, à Montpellier. Les séjours qu'il faisait dans sa ville natale étaient parfois très longs; il y passait jusqu'à huit mois dans une année.

Il s'éloignait toujours de son pays avec regret, et cependant c'était avec une grande joie qu'il revoyait Paris. C'est à Paris qu'au point de vue de son art il trouvait des ressources et des avantages que ne pouvait



ni offrir la province; il y sentait moins l'isolement auquel le condamnait sa situation, car il pouvait s'y mouvoir dans la nombreuse société de ses frères, anciens professeurs ou anciens condisciples de l'Institution où il avait été élevé.

C'est dans ce Paris, dans cette Institution, qu'il était né à la vie intellectuelle. C'est là qu'il avait acquis son talent, qu'il avait obtenu ses succès, qu'il avait reçu les sympathiques encouragements de la presse, de ses maîtres et des connaisseurs.

Il aimait le mouvement de la grande ville; aussi, s'il changea plusieurs fois de logement, il ne s'éloigna jamais des boulevards. C'est dans la rue Louis-le-Grand, avec fenêtre sur le boulevard des Italiens, qu'il demeura le plus longtemps. Son dernier appartement était rue Grétry.

Il aimait tant Paris, qu'il voulut y rester pendant le siège, malgré les instantes prières de sa famille; et, bien qu'il eût à y souffrir, il repoussa toutes les occasions qui se présentèrent pour l'en faire sortir. Sa vie y fut même en péril dans de singulières circonstances.

Il fut pris un jour, en pleine rue, pour un espion prussien, on en voyait partout! On voulut l'entraîner devant un conseil de guerre. Il avait beau protester, ses gestes et son mutisme ne faisaient que donner du poids à l'accusation dont il était l'objet. Plus il se défendait, plus on l'étreignait et on le maltraitait. Un hasard le sauva: quelques uns de ses amis le reconnurent au milieu de la bagarre et leurs explications parvinrent à convaincre de leur erreur ceux qui l'avaient arrêté.

Toutefois Peyson garda de cet incident un souvenir si pénible, que sa santé en fut ébranlée. Un prussien! un espion! lui qui, dans ses angoisses d'ardent patriote laissait tomber de son cœur troublé, dans une lettre du 2 Août 1870, ces pressentiments qui devaient être une cruelle réalité: « Si la France était vaincue, elle pleurerait du sang, car la Prusse nous enlèverait l'Alsace et la Lorraine.... »

Les souffrances physiques et morales endurées pendant le siège, jointes aux douloureuses émotions que lui causèrent nos désastres, jetèrent dans son âme une tristesse qui ne devait jamais s'effacer.

Dès cette époque, « sa gaieté naturelle, écrit sa sœur, l'abandonna complètement, sa forte constitution s'affaiblit graduellement, il devint sérieux, morne, on pourrait presque dire ennuyé de la vie. Bientôt il fit son testament, bien que rien encore ne pût faire présager sa fin prochaine. »

Frédéric Peyson mourut le 13 Janvier 1877, à Montpellier, où il s'était retiré depuis plusieurs mois.

Il conserva jusqu'au dernier moment la lucidité de son esprit. Il resta « doux et courageux devant la mort, rapporte un témoin du suprême adieu, sa fin fut celle d'un fervent chrétien.... Nous voyant en prières près de lui, il leva encore sa main défaillante pour faire le signe de la croix.... Elle retomba de la hauteur du front.... Il n'était plus! »

\* \* \*

L'amour de l'Art et l'amour du bien, telles sont les deux nobles passions qui dominent dans la vie de Frédéric Peyson. Elles l'ont suivi jusque dans la tombe. On les retrouve, en effet, dans ses dispositions testamentaires.

L'artiste a légué au Musée-Fabre, en outre des tableaux dont nous avons parlé, une somme de dix mille francs destinée à enrichir la collection de peinture de sa ville natale. Il a créé une rente de cent cinquante francs pour être donnée en récompense à l'élève qui obtiendrait le premier prix de tête peinte à l'École des Beaux-Arts de Montpellier. Ce prix porte le nom de *prix Peyson*. Le nom de Frédéric Peyson a, en outre, été donné à une rue de la ville. — C'est encore la pensée de l'artiste qui appa-



raît dans le legs fait au musée de Cluny d'un meuble précieux du 17<sup>e</sup> siècle ayant appartenu à Marie de Médicis. Ce meuble est désigné au catalogue sous le n<sup>o</sup> 1451.

L'homme de bien a compris dans ses libéralités divers établissements charitables de Montpellier. Il a notamment légué *quatre mille francs* à l'institution des sourds-muet de L'école. sourds-muets d'une autre ville, dont le directeur était son ami, a reçu *dix mille francs*. Il a assuré à M. Combes, actuellement professeur à l'Institution des sourds-muets de Namur, une rente viagère de *six cents francs*. Ce même professeur, digne, sous tous les rapports, de cet affectueux souvenir, écrivait encore dernièrement que Peyson, dans son inépuisable générosité, lui avait offert *quarante mille francs* pour fonder une institution. « Je n'acceptai pas, dit-il, de crainte qu'une question d'argent ne vînt empoisonner notre amitié. »

Mais combien n'eurent pas les mêmes scrupules : et nous savons, entre autres faits, que Peyson fit abandon d'une assez lourde somme avancée à un camarade, pour le soutenir dans une entreprise commerciale.

Trois jours avant sa mort, se souvenant que, par suite de pertes récentes, M. de N..... sourd-muet, se trouvait dans une situation précaire, il pria sa sœur de lui envoyer *dix mille francs*. Madame Boyer Peyson fit parvenir cette somme à l'ami malheureux de son frère par l'entremise du colonel de M....., parent du destinataire.

D'autres legs individuels, faits au profit de sourds-muets et représentant un chiffre d'une certaine importance, achèvent de donner la plus haute idée de cette âme bienfaisante...

A quelle source avait-il puisé ces sentiments élevés, ce désintéressement, cet évangélique amour du prochain ? Dans sa famille d'abord, nous le savons et, dussions-nous blesser la modestie de ses chères survivantes, nous voulons le dire bien haut ; mais aussi dans l'admiration que lui avait inspirée la vie sublime de l'abbé de L'Épée.

Frédéric Peyson avait une telle vénération pour la mémoire de l'illustre *père* des sourds-muets, qu'il a voulu, par delà la mort, se montrer un de ses plus dignes et de ses plus glorieux enfants.

---